



Figures marquantes de la liberté

5^e rencontre : Marie-Anne Gaboury, pionnière de l'Ouest

Conférence présentée en webdiffusion le 1^{er} février 2022

Invité : Alexandre Belliard, auteur-compositeur, conteur et conférencier

Animateur : Éric Bédard, historien

Texte publié le 7 novembre 2022

*« Y a des jours de plaine, on voit plus loin que la terre
Y a des jours de plaine, on entend parler nos grands-pères dans le vent
Y a des jours de plaine, j'ai vu des Métis en peinture de guerre
Y a des jours de plaine où j'entends gémir la langue de ma mère »*

- Daniel Lavoie, *Jour de plaine* (1990)

Mes jours de plaine

En 2013, le Centre de la francophonie des Amériques m'a offert la merveilleuse opportunité de découvrir les plaines du Manitoba, les peuples qui l'habitent et leur histoire. J'ai eu la chance de parcourir ce territoire, du village de Sainte-Anne au sud du Manitoba jusqu'à Thompson à 800 kilomètres au nord de Winnipeg. J'ai rencontré la communauté métisse de Saint-Laurent, les Desgagnés de Saint-Vital et les Tougas de Saint-Boniface. J'ai chanté dans des dizaines d'écoles francophones ou d'immersion française. J'ai Jean-Baptiste Lagimodière rencontré au Festival du Conte, au Festival du Voyageur; visité la Cathédrale; traversé à maintes reprises le pont Provencher que Gabrielle Roy a traversé si souvent; été ému en naviguant sur la rivière Rouge, en découvrant la Fourche, célèbre lieu de rencontre et d'échange; rencontré les passionnés membres de la Brigade Rouge qui maintiennent bien vivante la tradition des voyageurs. J'ai chanté avec les 100 Nons devant la cloche de Batoche à l'église de Saint-Boniface. J'ai découvert la terrible oppression du français par la loi de 1916 interdisant son enseignement au Manitoba (la même loi a fait des ravages en Ontario et en Louisiane à cette époque). J'ai été inspiré par le récit de Georges Forest et son combat jusqu'en cour Suprême pour faire valoir ses droits linguistiques.



Marie-Anne Gaboury et Jean-Baptiste Lagimodière rencontrent les Premières Nations, vers 1807. Gravure tirée de l'ouvrage *La Première Canadienne du Nord-Ouest* de l'Abbé G. Dugast (1883). Source : Wikimedia Commons, domaine public.

J'ai été enchanté de découvrir que l'on fêtait la Saint-Jean-Baptiste dans de nombreuses communautés franco-manitobaines. J'ai vu le territoire, si beau, visité puis revisité le Musée de Saint-Boniface. J'ai fait un arrêt à la maison Riel (privée de financement et fermée par Parcs Canada sous le gouvernement Harper). Je suis allé me recueillir sur la tombe de Riel puis sur celle de sa grand-mère. J'ai contemplé les différents monuments à la mémoire du père du Manitoba et de la lutte métisse.

J'ai eu la chance de rencontrer les gens du Cercle Molière, troupe de théâtre qui a accueilli jadis Gabrielle Roy (encore elle) parmi ses comédiens. J'ai visité le musée des droits de la personne. J'ai découvert la littérature, la poésie, la musique et l'accent magnifique des gens qui parlent le

français là-bas. J'ai animé des ateliers d'écriture pour l'Association métisse afin de mieux connaître et accueillir les nouveaux arrivants de la région. J'ai fait des dizaines de concerts dans le cadre de Chemin chez nous, étant accueilli chez les gens, leur famille et ami le temps d'un concert. J'ai assisté à un match des Jets face à leurs rivaux d'Edmonton... J'ai appris à connaître les Franco-Manitobains, pour qui j'ai la plus grande affection. J'ai découvert des gens dynamiques, sincères, dévoués et résilients, prêts au sacrifice pour défendre la langue française, leur culture, leur patrimoine et leurs droits. J'ai aussi découvert la langue michif et son drapeau si beau, le bleu (anglophone) ou le rouge (francophone), bardé du symbole de l'infini. Je fus aussi conquis par le talent et la passion des artisans locaux qui passent aux plus jeunes d'aujourd'hui, la tradition du port, de l'usage et du tissage des précieuses ceintures fléchées. Je me suis fait des amis et j'ai découvert de nombreux sujets de chansons et récits, dont l'histoire de Marie-Anne Gaboury.



Parmi la centaine de personnages sur lesquels j'ai écrit des chansons depuis 2012 et la fondation de mon projet Légendes d'un peuple, Marie-Anne Gaboury a bénéficié d'une place de choix. Une véritable super star des Légendes d'un peuple. J'ai raconté son histoire et chanté sa chanson des centaines de fois, de Terre-Neuve au Yukon en passant par Haïti, les États-Unis, la France, l'Inde, le Mexique, la Colombie et le Chili. Partout son histoire émeut, surprend et récolte la sympathie du public. C'est également l'histoire où je me suis accordé le plus de liberté. Déformant, exagérant, usant des anachronismes, charriant et mentant comme un arracheur de dents pour mon plus grand plaisir autant que pour celui des spectateurs, je l'espère. Mais au-delà des exagérations et des petits mensonges, son histoire demeure celle d'une femme au destin exceptionnel qui a su traverser une longue vie, presque un siècle, en laissant une marque indélébile dans la fabuleuse histoire des francophones d'Amérique.

*« J'ai fait la traite avec Médard
Des Grands Lacs jusqu'à la Baie D'Hudson
Cent canots regorgeant du Nord
Et ce pourquoi? Pour finir en prison » [1]*

La guerre de la traite

La traite des fourrures au Canada fut longtemps le moteur économique tant à l'époque de la Nouvelle-France qu'après la Conquête britannique, où le commerce du bois prendra éventuellement le dessus. À partir de 1600 avec la fondation du premier poste de traite à Tadoussac par Pierre Chauvin; avec celui de Port-Royal en 1605 et Québec en 1608 tous deux fondés par Champlain; puis Trois-Rivières en 1634 fondé par Lavolette; et enfin Montréal qui en deviendra rapidement le pôle, après sa fondation en 1642 par Mance et Maisonneuve; la traite des fourrures est une véritable manne que les marchands, bourgeois et nobles cherchent à s'approprier à tout prix. Car il y a des fortunes colossales à faire avec le castor qui se transforme littéralement en or à l'époque.

Si Étienne Brûlé, débarqué à Québec avec Champlain lors de sa fondation, a la réputation d'être le premier des coureurs des bois, deux des plus importants pionniers de cette traite, Pierre-Esprit Radisson et son beau-frère Médard Chouart-Desgroseillers, sont quant à



eux passés à l'histoire pour avoir fondé la légendaire Compagnie de la Baie d'Hudson en 1670. La HBC est aujourd'hui la plus vieille compagnie toujours active en Amérique du Nord. D'autres compagnies flairant la bonne affaire tenteront de s'imposer sur le territoire actuel du Canada et au sud de sa frontière. Il s'agit de la North West Company et de la XY Company qui fusionnèrent dès 1804. La HBC et la NWC fusionnèrent également à partir de 1821, mais ce ne sera pas sans s'être d'abord livré une guerre sans merci. Marie-Anne Gaboury et Jean Baptiste Lagimodière, dont il sera question pour la suite de notre récit, se retrouveront au cœur de cette guerre du castor et du pemmican. S'ils assistent à l'âge d'or des fourrures d'une part, ils assisteront également à la quasi-disparition de la ressource et du mode de vie traditionnel des autochtones et de la jeune nation métisse des vastes plaines de l'Ouest.

*« Je suis de ces hommes libres qui naquirent dans la plaine
De Rupert, aux Rocheuses au Montana s'étend
Une terre de nomades et de coureurs des bois
Et d'un sang métis qui court dans ses veines*

*Tel mon père, j'ai chassé le bison dans la plaine
Voyageur ou guerrier, peuple fier et vivant
De mes frères Indiens, je partage le combat
Des derniers hommes libres à qui l'on mit des chaînes
Et le sang métis, qui coule dans mes veines » [2]*

Le peuple libre

La rencontre des hommes libres, trappeurs, homme des montagnes, marchand, aventuriers et coureur des bois, avec les femmes des différentes nations autochtones de l'Ouest, donna naissance au peuple métis, aussi surnommé le peuple libre. Dans son livre, *Marie-Anne Gaboury. La vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel*, l'autrice Maggie Siggins cite l'historienne Ruth Swann à propos des Métis :

« Les descendants des Canadiens français épousaient des femmes indiennes et vivaient en dehors des postes de traite. Ils adoptaient le mode vestimentaire, la technique et les



langues indiennes. Ils étaient habiles à cheval et devenaient de grands chasseurs de bisons. Parlant couramment le cri et utilisant les compétences indiennes pour survivre dans les plaines et les boisés, ils étaient indépendants aussi bien économiquement que sur le plan de l'esprit. Ils fournissaient des services et avaient une relation indépendante avec les postes qu'ils servaient. C'était le meilleur des deux mondes. Ils n'avaient pas d'ordre à recevoir, ils pouvaient chasser et subvenir aux besoins de leur famille et ils étaient assez nombreux pour bénéficier d'une protection militaire contre les Sioux. » [3]

Gabriel Dumont, célèbre meneur métis lors de la bataille de Batoche ainsi que Louis Riel, que l'on considère comme le père du Manitoba, en seront d'illustres représentants.

*« Brébeuf et ses jésuites pour maudire
Que je sois du clan de l'ours plus que de mon sang
Passer vingt ans à courir les bois.
J'ai fini par m'y sentir chez moi » [4]*

La traite des fourrures, un mode de vie

Depuis plus de dix mille ans, la présence autochtone est avérée sur l'ensemble du territoire actuel du Canada. Pendant des milliers d'années, certaines nations, notamment les peuples algonquiens dans l'est, puis les Ojibwés, les Sautaux, les Cris, les Pieds Noirs et éventuellement les Métis dans l'ouest, vivront au rythme des grandes chasses au bison. Peuples nomades, se déplaçant au rythme des troupeaux et des saisons. La ressource semblait inépuisable, rien n'était gaspillé, on utilisait tout du bison : la fourrure pour s'abriter ou se vêtir; la panse pour se faire une gourde; les os pour se fabriquer des outils, le gras et l'indispensable viande du bison pour se nourrir. Martre, loup, lynx, renard, loutre, ours et le célèbre castor sont autant d'espèces chassées, trappées et célébrées par les premiers peuples du Canada. Si les Européens sont surtout intéressés par leur pelage et qu'éventuellement les Américains ne chasseront plus que pour le sport et pour anéantir la ressource, pour les autochtones et les Métis il en va de la survie de leur population.



De la terre de Rupert à la colonisation canadienne

Longtemps le Canada n'eut aucune autorité dans l'ouest, même après 1867, alors que la Compagnie de la Baie d'Hudson lui cède la terre de Rupert moyennant une compensation financière. Vers 1870, à la suite d'une tentative du gouvernement fédéral d'arpenter ce territoire, une première résistance s'impose dans l'Ouest, Louis Riel en tête. Leurs revendications? Voir leur langue, leur religion, leur mode de vie et leur primauté territoriale être reconnus et respectés. Jamais le Canada n'aura l'intention d'aller en ce sens. Promesses brisées, trahisons, arpentage du territoire, passage du chemin de fer, distribution des terres ancestrales aux colons, tout sera mis en œuvre pour prendre possession des territoires qui allaient devenir le Manitoba, la Saskatchewan, l'Alberta, et éventuellement la Colombie-Britannique, les Territoires du Nord-Ouest et le Yukon. Tout cela, en faisant comme si ces terres étaient dépourvues d'activité humaine, de traditions et de peuplement. Comme si les autochtones et les Métis étaient une classe inférieure, des humains oui, mais dont on ne devait aucunement tenir compte. On les percevait comme des « indésirables », une nuisance au grand projet de confédération du sinistre 1^{er} premier ministre de l'histoire du Canada, John A. Macdonald, de ses ambitieux partenaires d'affaires et des sbires orangistes à leur solde. Marie-Anne Gaboury assistera à tout cela.

« Attends un peu que je me souviene... »

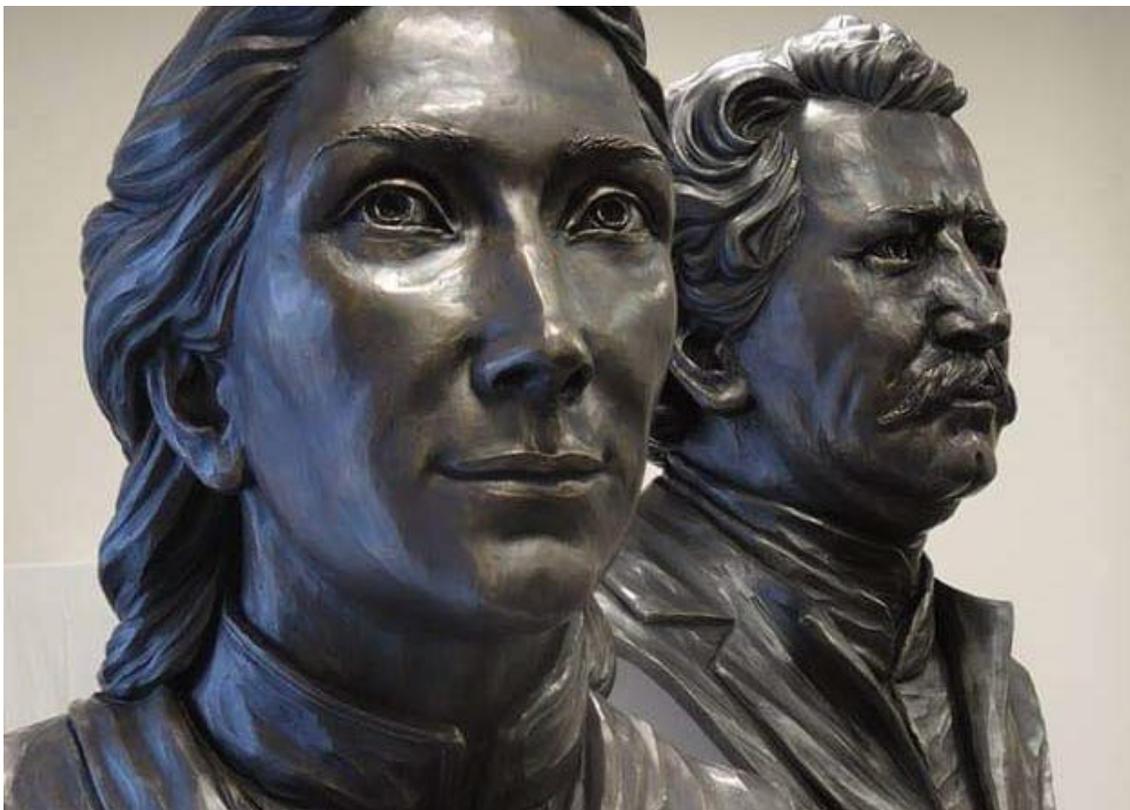
Marie-Anne Gaboury : enfance, tradition et résilience

C'est dans la paroisse de Maskinongé, plus précisément à Rivière-du-Loup sur le rang de Trompe-Souris, le 15 août 1780, que Marie-Anne Gaboury voit le jour. C'est une région magnifique qui prend racine aux abords de la plaine du lac St-Pierre et s'étend jusqu'au parc de la Mauricie. Situé entre Trois-Rivières et Montréal, Maskinongé signifie « brochet difforme », dans la belle langue des Algonquins.

Sixième d'une fratrie de neuf enfants du couple Marie-Anne Tessier et Charles Gaboury, la jeune Marie-Anne grandit dans un milieu traditionnel de la vallée du Saint-Laurent. Ses ancêtres, débarqués de Normandie en 1670, y cultivent la terre et la foi catholique depuis. Bien que censitaires et redevables au propriétaire de leurs six hectares, le seigneur Boucher, les Gaboury ne connaissent pas la faim. Riches d'une terre fertile et d'un cœur à

l'ouvrage sans faille, les Gaboury produisent fruits et légumes en abondance et font bonne chère de leur petit élevage.

En 1792, l'univers familial stable et sécurisant qu'elle a toujours connu bascule. Charles meurt subitement. À l'époque, de nombreuses épidémies, dont le choléra et le typhus, font des ravages au Canada. Charles en fut probablement la victime. Ce drame familial contraint les Gaboury à abandonner la ferme familiale pour s'établir sur une terre plus petite, sur le rang de l'Ormière. L'un de ses frères reprendra heureusement, quelques années plus tard, la ferme qui l'a vu naître.



Bustes de Marie-Anne Gaboury et de son petit-fils Louis Riel érigés dans la municipalité de Maskinongé.
Photo : France Langlais, Comité du Mémorial Louis Riel / Marie-Anne Gaboury.

Très pieuse, Marie-Anne est réputée travaillante, intelligente et de belle apparence. Alors que 85 % de la population du Bas-Canada est analphabète, Marie-Anne peut lire, écrire, compter et possède des notions d'histoire, de latin et d'arithmétique. Ses aspirations de



jeune fille ne peuvent cependant entretenir davantage d'espoir que celui d'un mariage heureux, avec un paysan honnête, aimant et courageux.

À l'âge de quinze ans, la vie de Marie-Anne prend une nouvelle tournure alors qu'elle devient ménagère au service du curé de la paroisse, le père Vinet. Là, elle travaille pendant dix longues années en échange d'un maigre salaire et de sa pitance.

« Avec mon beau Jean-Baptiste, toute une vie sur la piste... »

Une rencontre qui change tout

Avec autant de charme et de ressources, on aurait pu croire Marie-Anne rapidement en ménage et en voie d'avoir une famille nombreuse. Mais en 1806, à vingt-cinq ans, elle est toujours célibataire. À l'époque, on n'hésite pas à qualifier de « vieilles filles » ces femmes dans la vingtaine qui n'ont pas d'époux. Ce n'est pas par manque de soupirants que Marie-Anne fait partie de ce club plutôt mal vu du clergé et de la communauté en général. Simplement, elle refuse toutes les demandes en mariage qu'on lui propose. Jusqu'à ce fameux soir de décembre 1806.

Jean-Baptiste Lagimodière, un fils du pays devenu coureur des bois et parcourant les vastes plaines de l'Ouest depuis quelques années, rentre au pays. Tout le village est alors heureux de se divertir au gré des récits d'aventures, que le jeune homme raconte. Marie-Anne sera elle aussi conquise par la fougue de l'aventurier. Heureusement, Jean-Baptiste est sensible au charme de la très sélective Marie-Anne. Ce coup de foudre conduit les amoureux à échanger leurs vœux éternels devant Dieu. Le mariage a lieu dès le printemps suivant, soit le 21 avril 1807. On imagine le tableau, Marie-Anne dans sa belle robe blanche et Jean-Baptiste, vêtu de sa veste de daim, de son chapeau de loutre et de ses mocassins.

Jean-Baptiste Lagimodière

Né en 1778 à Saint-Antoine sur Richelieu, Jean-Baptiste porte le prénom de son père comme c'est souvent la tradition pour un fils aîné. Accablé par de nombreuses fausses couches et enfants mort-nés, le couple formé de Jean-Baptiste Lagimodière père et de Marie-Josèphe Jared n'auront que deux enfants qui atteindront l'âge adulte. C'est



d'ailleurs au cours d'un accouchement que Marie-Josèphe trépassé. Le père prend alors la décision de s'établir dans la région de Maskinongé, où il confie ses deux fils aux bons soins de la parenté établie dans la région. Lui-même loue une modeste ferme non loin de ses fils, mais vit difficilement de sa terre. L'exemple de son père, la difficulté d'obtenir une terre fertile pour nourrir une famille adéquatement, poussent Jean-Baptiste à regarder vers l'ouest. À 21 ans, il s'engage pour la compagnie du Nord-Ouest et embrasse le mode de vie rude et tumultueux des voyageurs.

« Les fourrures, le pemmican et puis l'amour en coup de vent... »

L'amour au temps de la traite des fourrures

À la surprise générale et probablement à la grande déception de la jeune épouse, l'homme que Marie-Anne a épousé n'a nullement l'intention de s'établir dans la région pour y devenir agriculteur. C'est un trappeur qui a l'aventure dans le sang. Rapidement, Marie-Anne comprend qu'il reprendra la piste et qu'elle n'y peut rien changer. L'appel des plaines, de la liberté et d'un mode de vie aussi excitant que dangereux est trop fort. La chose est entendue, Jean-Baptiste souhaite reprendre la piste, et ce, dès que la Compagnie du Nord-Ouest l'exigera. Voilà qu'une intense réflexion s'amorce dans la tête de la jeune femme qui surprendra, à son terme, tout autant sa communauté que son époux.

« Où tu vas, j'irai! » Voilà une phrase lourde de sens lorsqu'elle sera prononcée par la jeune femme de 26 ans, à l'intention de son époux. C'est qu'en 200 ans de traite, jamais aucune femme non-autochtone ne s'est embarquée avec les voyageurs pour vivre cette grande aventure. Marie-Anne Gaboury sera donc la première femme d'origine européenne à parcourir les 2800 kilomètres de canot et portages qui séparent son village natal du grand Ouest, pour s'y établir définitivement.

Marie-Anne et Jean-Baptiste se mettent en route sous le regard étonné et dubitatif de tout le village. Les uns saluant, les autres désapprouvant l'audace du jeune couple qui quitte le village, pour ne plus jamais y revenir. Désormais, tout est nouveau pour Marie-Anne. À commencer par le mode de vie à bord d'un rabaska ou canot de maître, communément utilisé pour la traite. Ce type d'embarcation en écorce peut accueillir à son bord jusqu'à



dix-huit voyageurs. Marie-Anne se doute-t-elle alors qu'elle dormira à la belle étoile ou sous la tente (sauf en de rares occasions) pour les douze prochaines années?

« De Maskinongé jusqu'à Pembina »

De Lachine à l'ouest de Montréal, les voyageurs partent pour un long périple de plusieurs mois, qui les conduira au petit poste de Pembina, dans le Dakota du Nord. Assise au fond du canot, sans pouvoir se mouvoir, à la merci du soleil, de la pluie, des brûlots et des moustiques, avec pour seul divertissement les paysages magnifiques, les aléas du voyage, les conversations et les chants des voyageurs. Marie-Anne fait un premier arrêt à Sainte-Anne, à seulement 4 km de Montréal; les voyageurs y passent généralement une première nuit, le temps d'un petit rituel pour obtenir bénédiction et protection divine pour leur voyage. Le véritable départ se produit donc le lendemain. Entre Sainte-Anne et le lac Huron, ils parcourront le lac des Deux Montagnes et la rivière des Outaouais, effectuant pas moins de vingt-six portages. Transportant sur leurs épaules des ballots d'environ 90 livres, et le canot qui pouvait atteindre un poids de 800 livres à lui seul. Après avoir traversé le lac Huron, ils franchissent le fameux saut Sainte-Marie avant d'aborder le dangereux lac Supérieur, avec ses vagues et sa météo changeante. De là, ils gagnent Fort William à pied, abandonnant leur canot pour une marche d'environ un mois. Si ce trajet constitue un peu plus de la moitié du chemin pour atteindre la vallée de la Rivière-Rouge, ce n'est encore que la moitié du chemin pour gagner Pembina! C'est avec des canots plus petits et plus malléables que la seconde moitié du voyage est entreprise. De la baie du Tonnerre au lac Winnipeg, du fort Gibraltar (Winnipeg) sur la rivière Assiniboine et jusqu'à Pembina, près d'une centaine de portages encore. L'historien Gille Laporte nous explique leur difficile parcours :

« La route que prirent Marie-Anne et Jean-Baptiste fut la même que celle reconnue par les Français dès le XVII^e siècle : (...) Longue et pénible pour une jeune femme qui n'avait connu que la lessive du presbytère de Maskinongé, cette expédition ne prit fin qu'à l'automne lorsqu'ils parvinrent au campement métis de Pembina (Dakota du Nord), aux sources de la rivière Rouge. Tandis que Jean-Baptiste y retrouva des connaissances, Marie-Anne en revanche y découvrit un autre monde, où règnent la loi du plus fort et une



sévère ségrégation entre patrons écossais, Canadiens et Métis, mais aussi envers les femmes, toutes Indiennes de surcroît. Marie-Anne Gaboury demeure pour la postérité la toute première femme occidentale à s'installer dans l'Ouest canadien. On imagine combien sa venue dut surprendre, mais aussi susciter chez elle un profond sentiment d'isolement. » [5]



Le fort Pembina vers 1870. Auteur inconnu. Source : Minnesota Historical Society, domaine public.

La double vie des voyageurs

Nombreux furent les coureurs des bois à épouser ou à avoir des enfants avec des femmes des différentes nations autochtones. Ojibwé, Shoshone, Sioux, Pied Noir, Gros-Ventre, Shawnees, Pawnees, Cris et tant d'autres nations ont métissé leur sang avec les coureurs des bois français et anglais. Jean-Baptiste Lagimodière n'y fait pas exception. Au cours de son précédent voyage qui dura 5 ans, il avait eu au moins deux enfants. Ce n'est qu'une fois rendue à Pembina, après un voyage absolument éreintant, que Marie-Anne le découvrit brutalement. La mère des deux enfants, Josette alias Petite Belette, n'apprécia visiblement pas de voir Marie-Anne Gaboury débarquer au bras de celui qui fut son amant des dernières années dans les plaines. Elle serait allée jusqu'à tenter d'assassiner Marie-



Anne en lui offrant un cadeau empoisonné, dans le sens le plus littéral du terme. En effet, ce que Marie-Anne prit pour une tentative de se faire pardonner son attitude rébarbative depuis son arrivée fut en fait une tentative de meurtre. Petite Belette, qui maîtrisait l'art de la guérison, mais également la science des poisons, concocta une gourmandise au poison mortel destinée à éliminer sa rivale. Par un heureux hasard, Marie-Anne, distraite par ses travaux de couture, déposa l'offrande à la portée de ses chiens qui l'engloutirent sans demander leur reste. Quelques minutes après, ils étaient morts.

Jean-Baptiste, ayant eu vent de l'épisode, dévoila la raison du ressentiment de Josette à leur endroit et décida aussitôt de reprendre la piste vers le nord. Il souhaitait ainsi protéger Marie-Anne d'une récidive de son ancienne amoureuse qui ne décollerait pas... Marie-Anne accusa le choc alors qu'elle-même est enceinte de son premier enfant. L'histoire ne dit pas comment elle prit la nouvelle, mais on peut facilement s'imaginer la tristesse et la détresse de cette dernière, seule et isolée de tous ses repères, à plus de 3000 km de tous ceux qu'elle a connus.

Une première blanche dans l'Ouest canadien?

Marie-Anne, de retour sur la piste aux côtés de Jean-Baptiste, passera les prochaines années à cheval, au gré des saisons, suivant les troupeaux de bison, en compagnie d'autres trappeurs et de leurs compagnes autochtones. Elle est réputée être la première femme non-autochtone à parcourir les futurs territoires du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta. Elle sera également la première Blanche à s'y établir définitivement et à y avoir des enfants.

« Dès le premier hivernement, le 6 janvier 1807, Marie-Anne donna naissance à une fille prénommée Reine, en l'honneur des rois mages qu'on célébrait ce jour-là. Au printemps, les Lagimodière quittèrent Pembina avec trois Canadiens et leurs femmes indiennes et s'enfoncèrent dans la plaine, jusqu'aux rivières Qu'Appelle et Saskatchewan Nord. Jean-Baptiste n'avait pas renouvelé son contrat d'engagé avec la North West, choisissant plutôt de mener la traite et la chasse à son compte pour approvisionner les postes de la North West en pemmican, cette galette de graisse de bison mêlée à des petits fruits, un aliment de base dans l'Ouest nécessaire pour supporter les éprouvantes marches en forêt. Ils

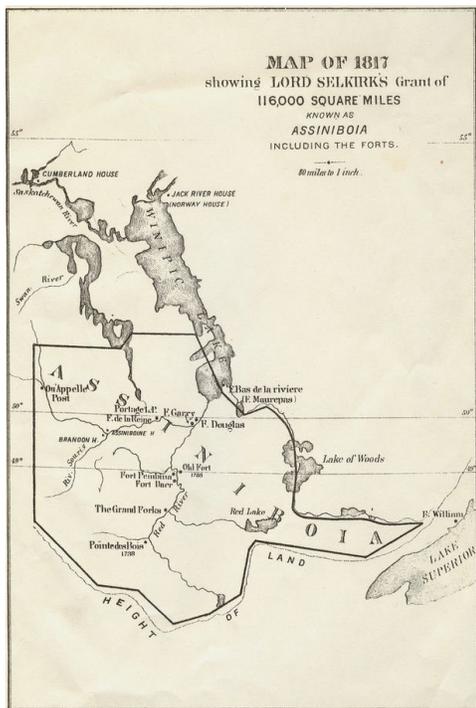


demeurèrent ainsi quatre années dans l'Ouest sauvage, poursuivant même leur chemin jusqu'à l'Alberta actuelle. Femmes et enfants participèrent également aux expéditions de chasse au bison et au castor. Marie-Anne eut entre temps trois autres enfants, dont l'un né prématurément au terme d'une embardée à cheval. » [6]

Mais était-elle la première Blanche à parcourir l'Ouest et à y avoir un enfant? Il semble que non : « Reine-Marie Lagimodière n'était pas le premier bébé à naître dans l'ouest du Canada. Neuf jours avant, le 29 décembre 1807, une Anglaise, Isabelle Gun, avait donné naissance à un fils à fort Pembina [7] ». Alexander Henry en a relaté l'anecdote dans son journal. Mais Pembina n'est pas au Canada. C'est aujourd'hui une petite municipalité du Dakota du Nord. Marie-Anne conserve donc son titre de première Blanche dans les plaines du Canada.

Et de toute façon, tout cela n'enlèverait rien au courage et à l'audace de notre héroïne! Nullement accoutumés à voir des femmes blanches en ces territoires, cheveux châains et yeux bleus par-dessus le marché, Marie-Anne et ses enfants deviennent rapidement le centre de toutes les curiosités. Cela lui sera d'autant plus désagréable et inquiétant d'être observée et maintes fois touchée, que ses enfants suscitent de plus la convoitise d'un leader Pied Noir. Ce dernier souhaite adopter le petit Jean-Baptiste. Refusant la proposition d'obtenir quelques chevaux en échange de son fils encore poupon, Marie-Anne verra son petit Jean-Baptiste être kidnappé par le chef qui le convoitait. Son père le récupérera cependant au terme d'une traque à cheval.

De nombreuses aventures parsèment ainsi le parcours de Marie-Anne au cours de ces 12 années d'errance et de trappe. Elle verra ses amies et compagnes de voyage être assassinées par des nations ennemies. Un de leurs compagnons, portant le nom de Bouvier, sera sous ses yeux attaqué et presque dévoré vivant par une ourse en quête d'un dîner; il demeurera aveugle, ayant perdu ses deux yeux sous les puissantes mâchoires du roi des plaines. Marie-Anne qui avait jusque-là vécu une vie prévisible et monotone au Bas-Canada menait maintenant une vie trépidante à l'excès, remplie d'aventures, et des beautés du paysage dans lequel elle évoluait.



La concession sur laquelle Thomas Douglas, Comte de Selkirk, entendait établir la Colonie de la rivière Rouge. Auteur : George Bryce, 1881. Source : Société royale du Canada, domaine public.

Contes à faire peur aux enfants : des livres à la réalité

Marie-Anne confia à ses enfants que dans sa jeunesse, elle était terrifiée à la seule mention des autochtones. Après tout, elle a grandi avec des histoires de guerres iroquoises et de Saints-Martyrs Canadiens. Elle réfère entre autres à la tragique histoire de Jean de Brébeuf, qui mourut dans d'atroces souffrances aux mains des Iroquois. Brébeuf, qui à l'instar des autres martyrs, rêvait de convertir tous les autochtones à la religion catholique et au mode de vie des Français. Marie-Anne a l'occasion de se faire au fil des ans, des territoires visités et des rencontres, sa propre opinion des nombreux clans et nations croisés sur sa route. Certains lui inspirent la crainte, elle s'attache et se lie d'amitié avec d'autres.

Une petite maison dans la prairie

« En 1811, la famille Lagimodière opéra un changement déterminant. Jusque-là liés à la North West Company, ils décidèrent de désormais chasser pour le compte de leur ennemi juré, la Hudson Bay Company, en vue d'approvisionner la nouvelle colonie de Fort Garry. Ce choix fut sans doute motivé par la possibilité d'enfin offrir un environnement stable à une famille qui croît sans cesse. Ils passèrent ainsi trois hivers tranquilles sur les bords de l'Assiniboine, près de Portage-la-Prairie. » [8]

Ayant eu vent de l'établissement d'une future colonie écossaise par la Compagnie de la Baie d'Hudson dans la région actuelle de Winnipeg, Marie-Anne convainc Jean-Baptiste de se joindre à la colonie naissante.



Elle aura enfin, au bout de ces 12 années de plaines et de voyageant, sa petite maison dans la prairie, au bord de la rivière Assiniboine. La tranquillité ne durera qu'un temps malheureusement. Cette colonie soulève l'ire des Métis et de certaines nations de la région, qui souhaitent voir rayée de la carte cette tentative de colonisation sur leurs terres ancestrales. De nombreuses attaques la contraignent dès lors à demeurer sur ses gardes, à fuir et à se mettre à l'abri à certaines occasions auprès de clans autochtones amis du couple, Jean-Baptiste étant la plupart du temps absent, quelque part sur la piste pour la chasse et la trappe. À l'occasion d'une mission très risquée à Montréal, Marie-Anne le crut même mort; Jean-Baptiste ne donnait alors aucune nouvelle depuis environ une année.

« En 1815, les tensions entre les deux compagnies atteignent un sommet et les Lagimodière n'y échappent pas. Jean-Baptiste se voit alors confier une mission hautement périlleuse, soit d'acheminer des dépêches à Montréal pour le compte de la Hudson's Bay Company. Il voyagea ainsi 2 900 kilomètres à cheval et à pied en un temps record, constamment menacé par les mercenaires de la North West lancés à sa poursuite. Il est finalement fait prisonnier sur le chemin du retour, puis emprisonné jusqu'en août 1816. Laissé ensuite sans provisions, il lui faudra encore marcher 20 jours pour regagner Portage-la-Prairie où son périple l'a rendu célèbre.

La paix revenue et de retour chez les siens, Jean-Baptiste entreprend de cultiver une terre qui lui a été concédée à proximité de Winnipeg en récompense des services rendus. Ensemble, ils y élèvent neuf enfants, soit cinq filles et quatre garçons. En 1844, l'une de leurs filles, Julie, épouse un Métis voisin de la famille. Plus tard la même année, elle donne naissance à un fils, le grand Louis Riel. Pendant toutes ces années, Marie-Anne demeura le pilier vigilant de sa famille, la seule du clan à savoir lire et écrire. » [9]

La grand-mère de Louis Riel

*« Une horde ambitieuse en mal de nouvelles terres
Débarque chez les Métis comme s'ils n'existaient guère
D'un océan à l'autre, chemin de fer à tout prix
Les millionnaires du rail se sont offert un pays
Riel, chef légitime de l'Assiniboia
Réclame en homme digne, le respect de leurs droits
Trahi par Ottawa, traité comme du bétail
Les Métis n'ont plus le choix, il faut livrer bataille

Victoire à Rivière-Rouge et près de Lac aux Canards
Tous leurs espoirs s'écroulent à Batoche plus tard
Riel, les fers aux pieds; écroué à Regina
Coupable, disent les jurés; Richardson sonne le glas » [10]*



Louis Riel à l'âge de 14 ans.
Photo : Laprés & Lavergne, 1858. Source :
Wikimedia Commons, domaine public.

Dans sa jeunesse, Riel était un élève brillant, il obtient d'ailleurs du soutien pour poursuivre ses études au prestigieux Collège de Montréal. Il poursuivra ses études et s'adonnera à la poésie alors qu'il est le colocataire de Louis Fréchette, l'illustre poète, dans la ville naissante de Chicago. Très pieux, habile politicien maintes fois élu député, homme de lettres, Riel devient un farouche défenseur de la cause métisse et autochtone. Lui qui naquit à Saint-Vital au Manitoba consacre une grande partie de sa vie à défendre les intérêts des siens, face à l'intransigeance et à l'indifférence du gouvernement fédéral. La résistance de 1870, dont il est le principal meneur, fait de lui un paria et un criminel aux yeux du gouvernement. Il sera



contraint à s'exiler au Montana. Quinze ans plus tard, il est de retour au Canada pour soutenir la résistance lors de l'intervention militaire canadienne à Batoche (petit village métis au nord de Saskatoon). Capturé puis condamné pour haute trahison, il sera pendu à Régina le 16 novembre 1885. Dénonçant l'oppression du gouvernement fédéral jusque sur la potence, voici un extrait d'un de ses poèmes :

À sir John A. MacDonald

Sir John A. MacDonald gouverne avec orgueil

Les provinces de la Puissance.

Et sa mauvaise foi veut prolonger mon deuil

Afin que son pays l'applaudisse et l'encense.

Au lieu de la paix qu'il me doit,

Au lieu de respecter d'une manière exacte

Notre Pacte. Et mon droit,

Depuis bientôt dix ans, Sir John me fait la guerre.

Un homme sans parole est un homme vulgaire,

Fort ou faible d'esprit, moi, je le montre au doigt.

Mais au lieu d'accomplir, Sir John fit la couleuvre,

Le traître, il a fait honte au noble ambassadeur.

Il a trompé l'Évêque, et puis l'a démenti

À mots couverts, avec assez de politesse

Pour cacher sa scélératesse,

Et contenter ses gens sans nuire à son parti.

Et qui sait même, dès ce monde,

S'il ne faudra pas qu'il réponde

De n'avoir été qu'un meneur

Sans principes et sans honneur.

- Louis Riel. Daté à St-Vital, 12 janvier 1886. [11]



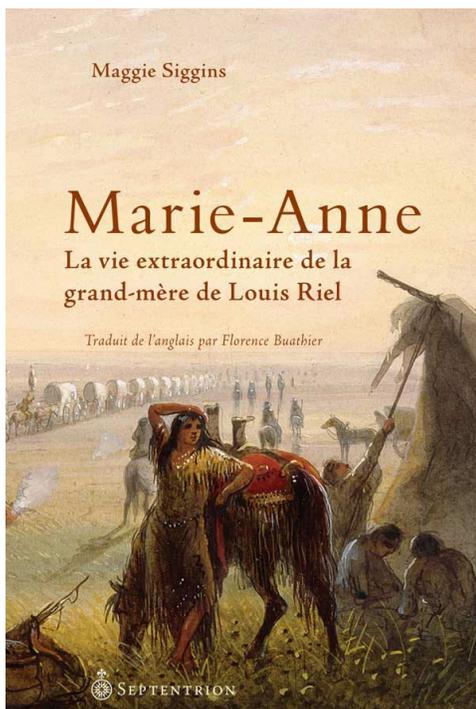
Marie-Anne vivra assez longtemps pour être fière de son petit-fils, mais pas suffisamment pour assister à sa fin dramatique. Serge Bouchard nous raconte à cet effet :

« Lorsque le Canada vient au monde, Marianne était octogénaire. Trois ans passèrent encore et elle était toujours là. En 1870, la Rivière-Rouge devint un enjeu dans la constitution de nouvelles provinces, le futur Manitoba. De sa chambre, elle vit le fils de sa fille Julie, Louis Riel, prendre la tête de la rébellion des Métis devant les politiques insensées du Canada. Elle, la vieille femme retirée de la vie active, qui avait été aux premières loges de la bataille de la Grenouillère en 1816, voyait maintenant son petit-fils affronter son destin, objet de la vindicte des orangistes ontariens poussés à l'exil au Montana. Héros malheureux d'une saga qui allait durer 15 ans et qui devait se terminer sur une double folie, celle de Louis Riel et celle, encore plus troublante, de ceux qui l'ont pendu. »

« *Et voilà qu'aujourd'hui ma vie s'achève...* »

Un dernier voyage : l'héritage d'une pionnière

Malgré les mille et une péripéties, les guerres et dangers de tout acabit, le couple Lagimodière-Gaboury vivra vieux et ne se séparera jamais. Jean Baptiste mourut à l'âge de 78 ans, Marie-Anne lui survivra une vingtaine d'années et vivra jusqu'en 1878. On peut en découvrir davantage sur Marie-Anne, l'histoire des Franco-Manitobains et des Métis en lisant quelques ouvrages écrits sur la pionnière. Il y a d'abord *Marie-Anne Gaboury : La vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel*, signé Maggie Siggins. Entièrement consacré à Marie-Anne et au contexte dans lequel elle vécut, c'est l'ouvrage de référence que j'ai principalement utilisé pour préparer la conférence des Figures marquantes. L'ouvrage de Nadine Mackenzie, *Ces pionnières de l'Ouest*, lui consacre aussi un chapitre. Quant à Serge Bouchard, qui nous a fait découvrir tant de personnages extraordinaires avec sa monumentale série radiophonique *Les remarquables oubliés*, il y consacre une émission et un article dans son livre, *Elles ont fait l'Amérique*, qu'il co-signe avec sa conjointe Marie-Christine Lévesque.



Page couverture de l'ouvrage *Marie-Anne Gaboury : La vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel*, de Maggie Siggins.

Finalement, je vous recommande aussi la lecture des articles de l'historien Gilles Laporte, l'un sur Marie-Anne, l'autre sur Louis Riel et un dernier sur Gabriel Dumont, que l'on retrouve sur les tomes 2 et 3 de *Légendes d'un peuple*, avec leur chanson respective bien sûr!

Si vous passez par le Manitoba, je vous recommande chaudement de visiter le musée de Saint-Boniface. On y trouve énormément d'information et d'artéfacts fascinants. Plusieurs monuments et toponymes célèbrent également son histoire.

Au Québec, le Rassemblement pour l'indépendance du Québec a dévoilé deux bustes en bronze, l'un pour Marie-Anne et l'un pour son petit-fils, dans un parc de Maskinongé. Des rues, des écoles et des boulevards portent également le nom de Marie-Anne Gaboury au Manitoba, en Saskatchewan et jusqu'en Alberta.

Tout cela a grandement contribué à faire connaître celle que l'on considère aujourd'hui comme la grand-mère des francophones de l'Ouest. Un film, voire une série télé, serait des plus enlevants et contribuerait grandement à faire connaître son histoire, celle des Métis, des coureurs des bois et des différentes nations qui ont vécu en ces terres bien avant que l'unifolié ne s'y déploie.

**Marie-Anne Gaboury – Où tu vas, j'irai**

En terminant, voici ma petite contribution à sa légende, la chanson sur Marie-Anne :

*Attends un peu que je me souviene
Oh! Quelle vie d'aventure fut la mienne!
À quatre-vingt-quinze ans bientôt
J'en ai vu tellement, presque trop*

*Avec mon beau Jean-Baptiste
Toute une vie sur les pistes
Où tu vas j'irai, où tu vas j'irai*

*De Maskinongé jusqu'à Pembina
Dans nos sillages, un possible trépas
Jusque dans les Pays-d'en-Haut
Portage et mille écueils sous nos canots*

*Aux côtés de mon mari
Et au péril de nos vies
Où tu vas j'irai, où tu vas j'irai*

*Première à faire la traite dans les plaines
J'appris coutumes et langues amérindiennes
Saulteux, Dénés, Sioux, Cris ou Mandans
Les Pieds-Noirs, toujours un peu inquiétants*

*Les fourrures, le pemmican
Et puis l'amour en coup de vent
Où tu vas j'irai, où tu vas j'irai*

*J'aurai enfanté à la belle étoile
Après de longues heures passées à cheval*



*Au milieu de nulle part et en plein champ
J'ai offert aux Prairies neuf beaux enfants

Et mon petit-fils Louis Riel
Qui prit les Métis sous son aile

Et voilà qu'aujourd'hui, ma vie s'achève
Mais je n'ai pas peur, je t'aime
Un dernier voyage qui m'emmène
Où tu vas j'irai, où tu vas j'irai.*



Bibliographie

- Maggie Siggins, *Marie-Anne Gaboury (La vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel)*, Septentrion, 2011.
- Serge Bouchard, Marie-Christine Lévesque, *Elles ont fait l'Amérique*, Lux, 2011.
- Nadine Mackenzie, *Ces pionnières de l'Ouest...*, Plaines, 2008.

Notes

- [1] Alexandre Belliard, extrait de « Radisson » dans *Légendes d'un peuple tome IV*.
- [2] Alexandre Belliard, extrait de « Gabriel Dumont » dans *Légendes d'un peuple tome IV*.
- [3] Maggie Siggins, *Marie-Anne Gaboury, La vie extraordinaire de la grand-mère de Louis Riel*, Québec, éd. du Septentrion, 2011, p. 45.
- [4] Alexandre Belliard, extrait de « Étienne Brûlé » dans *Légendes d'un peuple tome IV*.
- [5] Gilles Laporte, *Légendes d'un peuple Tome III*, Les disques Gavroche, 2013.
- [6] *Ibid.*
- [7] Maggie Siggins, *op. cit.*, p. 103.
- [8] Gilles Laporte, *op. cit.*
- [9] Gilles Laporte, *op. cit.*
- [10] Alexandre Belliard, extrait de « Riel » dans *Légendes d'un peuple tome IV*.
- [11] Mathias Carvalho, *Louis Riel, poèmes américains*, éd. Trois-Pistoles, 1997.
- [12] Serge Bouchard, Marie-Christine Lévesque, *Elles ont fait l'Amérique*, Lux, 2011, p. 364.